





## FINS DE PARTIES

Claire Le Boucher

## **Fins de parties**

1. Les absents ont toujours tort
2. Concerto, 1ère partie, la lettre
3. Cape prestige Hotel
4. Ennemi en catimini
5. Concerto, 2ème partie, les secrets engloutis
6. Une voix étrangère
7. Orfeo son'io
8. L'envol
9. les brumes de la Saint Côme
10. Pourquoi tu dances ?
11. Les mondes en collision
12. Les petits nuages bleus
13. Pourquoi tu trembles ?
14. Ici les fleurs s'appellent immortelles
  
15. Interlude du vieil imper entre Paris et Strasbourg
  
16. Bunker
17. Némésis
18. Le prix Cassiodore
19. Pourquoi tu cries ?
20. Kill list
21. La forêt et les âmes de la révolte
22. Le portrait de Magdalena
23. Fin de partie



1.

## LES ABSENTS ONT TOUJOURS TORT

Un dimanche de mai, à Tarente, Calabre, dans les années 80

- Il faudrait vraiment que ta mère quitte cet immeuble, parvient à dire Tina, en reprenant son souffle. Ça sent le moisi, tout part en morceaux, dit-elle, ventre en avant, avant d'appuyer sur la sonnette. Armando reste impassible sur le palier, à côté de sa femme, le bouquet de roses et la bouteille de campari au bras. Derrière la porte de l'appartement de Silvana, Armando devine des retrouvailles et une discussion joyeuse. Son jeune frère Vittorio et sa sœur Mariantonia sont déjà arrivés. Tina se met à toquer.

- Désolée, la sonnette est en panne. Bonjour mes chéris !, clame Silvana en leur tendant les bras.

Elle est radieuse, dans sa robe bleue, qu'elle porte à chaque anniversaire. Un sourire ému apparaît sur le visage d'Armando. Il admire sa mère depuis toujours, sa beauté méditerranéenne, ses yeux noirs maquillés et ses cheveux grisonnants.

- Bon anniversaire Mamma, chuchote Armando en serrant sa mère contre lui. Comment fais-tu pour les courses? Tu ne prends pas cet ascenseur, j'espère, ajoute-t-il sur un ton de reproche en pointant du doigt la vieille cage métallique décatie.

- Et comment ferais-tu, toi ? Allez, entrez, jeunesse !, répond Silvana.

Tina pénètre dans le vieil appartement familial de la via Foria,

suivie de son mari. Très enceinte mais apprêtée pour l'occasion, Tina s'avance jusqu'à la cuisine, d'où s'échappent une délicieuse odeur de cabri aux herbes et un vieux tube de Tizziano Ferro.

- Armando ne veut jamais prendre ce vieil ascenseur. Il a peur qu'on reste coincé dedans et que le petit y naisse !, confie Tina en riant.

- Sors les verres, Vittorio ! On va ouvrir ce campari pour l'apéritif !, annonce Silvana, disposant les roses dans le vase de Burano, alors que Mariantonia et Armando s'occupent de la table.

- On n'attend pas Salvatore ?, demande Mariantonia.

- Oh ? Salvatore, raille Armando, on peut l'attendre longtemps !

- Il prendra le train en marche. On va bientôt manger, il est déjà midi passé, répond Silvana. Allez, aide-moi un peu Vittorio, il n'y a que Tina qui est dispensée de mettre la main à la pâte.

- Vittorio, tu as entendu ? ordonne Armando. Essaie de ne pas fumer, au moins pour Tina !

Campé à la fenêtre, Vittorio agite inutilement l'air autour de lui.

Sur la télé et les étagères trônent des bibelots qui n'ont pas été déplacés d'un centimètre depuis la naissance d'Armando, l'aîné. Tout est figé dans une propreté étincelante. Les portraits de la famille Schembri sont accrochés aux murs défraîchis du grand salon.

- Qu'est-ce que c'est que cette peinture ?, demande Vittorio.

- J'ai refait un peu la décoration, le coupe Silvana.

Vittorio se penche vers Mariantonia.

- Il n'y avait pas un portrait de papa accroché ici avant cette nature morte ridicule ?, chuchote Vittorio.

- Vittorio, arrête, tu vas mettre maman de mauvaise humeur le jour de son anniversaire, ordonne Mariantonia, à voix basse.

- Qu'est-ce que vous complotez tous les deux ?, lâche Armando.

Tina sourit à sa belle-sœur.

- Tu es magnifique, lui déclare Tina.

En guise de réponse, Mariantonia rosit et glisse une mèche auburn derrière l'oreille. Elle est très féminine dans sa chemise entrouverte et sa longue jupe fendue. Vittorio laisse son regard errer sur les bas couture et les magnifiques escarpins noirs de Mariantonia.

- Tu as un rendez-vous après ?, demande-t-il à sa sœur, ajoutant un sifflement.

- Tais-toi Vittorio !, assène Mariantonia.

- Toujours avec ton mec à Bari ? Pourquoi tu ne nous le présentes pas ?, lance Vittorio, taquin, ignorant les yeux agacés de

Mariantonia.

- Bon anniversaire !, clame Armando.

Vittorio approche de sa mère. Il sort de sa poche un écrin et présente un bijou en or assorti d'un pendentif grenat.

- De notre part à tous !, dit Vittorio en ajustant le bijou sur le cou de Silvana.

- Bon anniversaire, maman !

Une petite larme d'émotion perle sous l'œil de Silvana.

C'est un beau dimanche de printemps. Le soleil et un air fleuri réchauffent Tarente. Les cloches de l'église Santa Lucia toute proche sonnent une heure de l'après midi. La famille Schembri est à table. Silvana affiche soudain un air préoccupé.

- A quoi penses-tu ?, demande Mariantonia, en coupant les parts de gâteau.

- Salvatore devrait être arrivé. Il m'a promis d'être à l'heure.

Armando glousse :

- Tu crois qu'on peut encore compter sur Salvatore ? Franchement maman, à quoi tu t'attendais ? Il n'a jamais été fichu d'être à l'heure.

Mariantonia hausse les épaules :

- Il n'a même pas appelé.

- Dieu sait s'il viendra pour la naissance du petit, renchérit Armando.

- Pourquoi ? Ce sera lui le parrain ?, provoque Vittorio, en distribuant les assiettes à dessert.

- Salvatore, le parrain ? Où est-ce que tu peux trouver des idées pareilles, Vittorio ?, répond Armando.

Des banalités sortent de la bouche de Tina. A l'évocation de Salvatore, elle dissimule son émotion. Une rougeur menace d'envahir son cou et son visage, qu'elle aurait pu mettre sur le compte de son état. Il y a un an, dans les mêmes circonstances, Salvatore était aussi en retard. Dans l'après midi, Tina, qui le guettait à la fenêtre du salon, l'avait vu descendre la Via Foria. Elle avait prétexté un objet oublié dans la voiture pour venir à sa rencontre et ils s'étaient retrouvés face à face à l'entresol. Un doigt sur la bouche, Salvatore avait pris Tina par la main et l'avait entraînée jusqu'à la discrète alcôve, sous l'étage des



Schembri. Pris d'un furieux désir, Salvatore avait relevé la jupe de Tina et l'avait possédée là, à l'abri des regards, en trois minutes. Elle revoit tout, l'extase de Salvatore, sa respiration saccadée, leurs vêtements en désordre. Étourdie, Tina pose sa main sur la base de sa nuque, là où Salvatore l'avait mordue, risquant de lui laisser une marque.

- Tina ?, entend-elle en sursautant. Tina, tu m'as entendue ? Quand dois-tu accoucher ?, insiste Silvana.

- Dans deux mois, souffle Tina, l'esprit encore tenaillé par le souvenir des bras de Salvatore la soulevant du sol. Tina, la mal-mariée et Salvatore le mal-aimé étaient tombés amoureux après le mariage de Tina et Armando. « *Décidément, tout cloche chez les Schembri* », se dit-elle les yeux fixés sur le carrelage du salon.

Un instant plus tard, la discussion s'envenime entre Armando et Vittorio.

- De quel droit tu t'es accaparé la voiture de maman ?, demande Vittorio à son frère. Armando lui répond :

- Tina est enceinte. Ça te suffit comme raison ?

- On n'a plus que ce vieux pick-up. La moindre des choses aurait été de nous concerter ! On peut tous en avoir besoin. Donc elle restera garée dans la Via Foria, ordonne Vittorio.

Silvana, debout, tente de s'interposer.

Armando la coupe :

- Laisse, maman. Vittorio, est-ce toi qui paies l'entretien de cette voiture ?

- Depuis quand celui qui paie l'entretien de la voiture en devient le propriétaire ?, lance Vittorio en tapant de la main sur la table. Les couverts et les convives sursautent.

Armando hausse le ton.

- Bon sang, ne commence pas à me chauffer, Vittorio ! C'est moi qui ai pris soin de vous depuis que papa est parti. C'est là toute ta gratitude ?

« *Nous y voilà !* », pense Mariantonia. *Quelle famille de tarés* ».

- Cesse immédiatement, Armando, ordonne inutilement Silvana. J'en ai assez entendu !

Armando pince la bouche et plisse les yeux.

- Lorsque je me charge de ta famille, ton rabat-joie de fils ne te dérange pas !, répond Armando, acerbe.

Silvana chancelle puis se laisse tomber sur une chaise. Armando poursuit, le doigt levé tel Moïse dans le désert :

- Je paie déjà les traites de mon appartement. La seule fois où je vous ai laissé vous occuper de l'entretien de la chevrolet, Mariantonio a dû être remorquée depuis Bari. Courroie grillée. Et c'est encore moi qui ai payé la dépanneuse. Et tout est comme ça avec vous !

Mariantonia se lève d'un bond et saisit son sac. Elle en sort une liasse de mille Lires et la jette sur l'assiette d'Armando, hargneuse.

- Tiens, je te la rembourse ta putain de dépanneuse ! Pourquoi tu t'acharnes, Armando ?

- Parce que madame prive tout le monde de la voiture pour passer ses week-ends à Bari. Pour la bagatelle ! Regardez-moi ça, le jour de l'anniversaire de maman, ajoute-t-il, l'air scandalisé devant la tenue suggestive de Mariantonio.

- La vérité c'est que maintenant que tu as ta petite famille et ton appart, tu n'aideras plus tes frères et sœurs. On a compris le message, invective Mariantonio.

Vittorio s'interpose :

- Personne n'a le droit d'accaparer la chevrolet, mais Mariantonio n'a pas de compte à te rendre, Armando. Sa vie ne regarde qu'elle. Elle, au moins, n'a pas d'enfants abandonnés derrière elle. On t'en pose des questions à toi, Armando, sur tes petites affaires ?

A l'autre bout de la table, Silvana s'est mise à pleurer.

- Ma famille se déchire, c'est de ma faute.

- Mais qu'est-ce que tu racontes, maman, arrête !, la rassure Mariantonio, s'agenouillant et l'entourant de ses bras.

Silvana se met à sangloter. Elle saisit son verre et lui demande :

- Ma fille, ressers-moi un peu de Chianti.

La discussion houleuse retombe, pour un temps.

Vittorio rallume une cigarette.

- Voilà un repas d'anniversaire foutu. Tout est foutu dans cette famille, se lamente Silvana en reniflant.

Armando répond :

- C'est faux. Tout aurait pu partir en vrille quand papa est parti, mais on a tenu le choc !

- Tu te prends pour le nouveau père de famille, ma parole ! C'est

vrai, Armando, que ferait-on sans toi ?, ironise Mariantonia, piquée par la remarque au sujet de sa tenue.

- Oui, heureusement que j'étais là, soupire Armando.

- Tu vas nous sortir le couplet « après tout ce que j'ai fait pour vous »?, demande Vittorio, moqueur.

- Mais vous êtes tous aveugles ?, demande Mariantonia. Vous croyez que tout était rose quand papa était encore là ?

Les regards sidérés se tournent vers elle. Silvana manque de s'étrangler.

- Ne salis pas la mémoire de ton père !

En guise de réponse, Mariantonia hausse les épaules.

- Maman, je croise grand-père chaque semaine au marché. Il n'ose même plus me regarder. On ne fait plus partie de la famille Schembri. On a su pour l'enterrement de grand-mère une semaine après, par les voisins.

- Ça suffit !, hurle Silvana.

L'air désolé, Tina s'approche d'elle et lui sourit. Un moment de trêve arrive, où les Schembri ne perçoivent plus que les cris des hirondelles par les fenêtres de leur vieil appartement.

- J'avais seize ans quand papa est parti. Je vous ai tous soutenus. C'était mon rôle, persiste Armando. Et heureusement qu'on a pas attendu après Salvatore ! Déjà aux abonnés absents celui-là !

Un nuage de fumée sort de la bouche de Vittorio :

- Quel toupet ! Tu fais bien le fier. Tu serais capable de lui dire ça en face ?

Vittorio reprend une taffe et fixe son frère :

- Laisse Salvatore en dehors de tout ça, Armando, il a fait sa part. Quand papa nous a plantés là pour décamper avec cette garce de Monica, c'est Salvatore qui m'a consolé dans mon lit le soir, c'est lui qui a joué avec moi. Il m'a protégé des mauvaises fréquentations.

- Vous avez tous oublié que je suis l'aîné et que je me suis sacrifié ! J'ai travaillé dur avec maman pour qu'on garde cet appartement et vous donner de quoi manger !, gronde Armando.

- On a tous fait comme on a pu, réplique Mariantonia, exaspérée. Mais franchement, Armando, qu'est-ce qui te prend aujourd'hui ? Regarde dans quel état tu es !

- Et voilà, dès qu'on prend les choses en main dans cette famille, on est encore plus détesté que Mussolini, déclare Armando avec amertume.

\*  
\*   \*

Le même matin :

Quand Silvana l'a appelé pour l'inviter au traditionnel repas d'anniversaire à Tarente, Salvatore a pris cette bonne résolution : il ne serait plus en retard. Ce dimanche matin, il s'est levé, rasé de près et a sorti son plus beau costume gris. Il imagine déjà la surprise qu'il va leur faire : Salvatore, en avance, un jour de repas familial ! Quel événement. Sa mère aura nettoyé l'appartement de la via Foria de fond en comble, comme à son habitude. Elle portera la robe en mousseline bleue, avec fierté, parce que c'était celle que papa lui avait offert. Elle entretenait ce culte de l'amour, même s'il l'avait quittée depuis des années. Ses yeux seront pétillants et rehaussés de rimmel. L'immense table sera recouverte de la nappe blanche brodée et finira inmanquablement tachée de vin. Les cristaux du lustre et les verres tinteront. Mariantonia aura préparé le cabri ou les moules farcies à l'ail, avec maman. Mariantonia, parfumée et ravissante, prête pour aller passer la nuit à Bari, dans les bras de son nouveau chéri. Et Armando et Vittorio, éternels rivaux, qui vont inévitablement se tirer la bourre. La dernière fois, ils s'étaient disputés pour embarquer un bibelot : une tour de Pise miniaturisée qu'ils avaient achetée à maman à l'occasion de leur seul voyage dans le Nord, quand ils étaient encore enfants.

Enfin lui revient en tête la belle Tina, sa joie, son corps, leur amour, tout ce qui l'a rendu fou. Il soupire. Il y a quelques mois de cela, Tina, en pleurs, a rompu en lui annonçant l'arrivée d'un enfant pour le début de l'été. La revoir toute une journée au bras d'Armando sera très difficile. Ah, cette nostalgie de leurs rencontres furtives ! « *C'est fini. Inutile de se rendre plus malheureux*, se dit-il, en franchissant le porche de son immeuble. *J'ai décidé que ce serait une belle journée.* »

Au moment de démarrer sa petite fiat, une main tape contre la vitre côté passager. Salvatore se penche et abaisse la vitre. Un jeune inconnu se penche et le dévisage en silence. La main de l'inconnu armée d'un pistolet avec silencieux vise alors Salvatore et tire. Une

dernière pensée traverse l'esprit de Salvatore : c'est l'anniversaire de maman, ça sera résolument une belle journée. Puis, les yeux de Salvatore fixent le ciel bleu de Calabre.

\*  
\*   \*

Brindisi, quelques jours plus tard.

Armando prend la voie rapide vers Brindisi. Le ciel est menaçant. Quand il arrive derrière le port, le terrain vague où il se gare est transformé en bournier. Armando quitte le vieux pick-up chevrolet sous un rideau de pluie et monte dans l'autre voiture. Il remet un sac au conducteur, sans un mot. Le jeune conducteur ouvre le sac de sport. Il contient dix millions de Lires, en grosses coupures.

- Le corps et la voiture ont disparu ?, demande Armando, cheveux dégoulinants.

Le conducteur hoche la tête, le regard encore accroché aux liasses intactes. Il entend à peine la portière du côté passager se fermer. La pluie continue de tambouriner sur le toit de la voiture. Armando repart vers Tarente. Il se sent nerveux, comme dimanche dernier. Car une question reste en suspens : Salvatore était peut-être le père de cet enfant. Et le plancher de la chevrolet est à présent recouvert de boue, il devra le nettoyer.

## **2.**

### **CONCERTO, 1ère partie**

#### **« La lettre »**

De retour à Chantilly, Paul Borme glissa une lettre dans la boîte d'Antonella. Il ignorait qu'elle ne s'y trouvait pas. Elle l'attendait encore, à Rome.

Les premières douces mesures du concerto lui revinrent en mémoire. A chaque tentative pour lâcher la lettre, le piano et la clarinette qui se mariaient si bien faisaient leur chemin dans son esprit, ravivant la nostalgie. Son courage et sa détermination eurent raison du concerto cette fois-ci. Paul n'écouterait plus Rachmaninov avant un moment. Sa main trembla et la lettre tomba enfin dans son réceptacle.

Que faire face à la guerre, quel pouvoir reste-t-il devant la folie des hommes ? La vie leur avait fait cadeau de leur rencontre et de quelques mois de bonheur au printemps 1939. Était-ce la femme de Paul ou bien l'annonce de la guerre qui avait mis un frein à leur lien ? En un sens, cette guerre avait sorti Paul de l'embarras.

Ce qu'il ignorait, c'était que la jeune Antonella avait mis au

monde un jeune fils, au couvent Maria Imacolata. Le retour d'Antonella à Rome et ces années de guerre avaient ruiné tout espoir de correspondre avec Paul. Il espérait qu'elle ne lui en voudrait pas, qu'elle écouterait encore le concerto pour piano de Rachmaninov, un verre de chianti à la main, resplendissante de charme, le sourire aux lèvres, dans une robe légère, ses cheveux noirs relevés.

Rome, 1946. Antonella appréciait le maître de musique Farnese. Cependant, elle regrettait bien souvent son premier maître, Wiesenthal, vieux violoniste juif et figure paternelle, qui l'avait incitée à partir pour la France. La France, Paul et le concerto pour piano n°2 de Rachmaninov qu'elle ne pourrait plus jamais oublier. Elle s'était confiée à Farnese, qui l'avait dissuadée d'y retourner.

Ce que Paul ignorait encore, c'est qu'Antonella préparait son départ. Giancarlo avait six ans et Antonella n'avait plus envie de vivre dans un pays dévasté par la guerre et les querelles passées. Sur le conseil de Farnese, elle demanda un visa permanent vers le Canada et le Brésil. Le Brésil fut le premier pays à leur répondre favorablement et ils partiraient tous les trois, avec Farnese.

Le jour du départ, Antonella posa les yeux une dernière fois sur le port de Vigo, sur la vieille Europe. Avec un seul regret, un immense regret, qui portait comme nom Paul. La corne du navire se mit à sonner et la foule lança une dernière clameur vers les passagers du Bragança. Le paquebot s'élança sur l'Atlantique, vers l'équateur.

Le piano et les musiciens l'attendaient pour la soirée d'inauguration. Antonella glissa dans sa robe en mousseline bleue. Celle que Paul aimait. Celle sur laquelle il avait renversé le chianti. Celle qu'elle aurait dû oublier dans sa chambre du Covento Maria Imacolata, pour tirer un trait sur le vieux monde et sur son ancienne vie. Elle descendait l'escalier vers l'orchestre quand l'élégant commandant en second Cuevas s'approcha. Il lui confia un pli que l'équipage avait oublié de lui remettre au départ de Vigo. Antonella cilla lorsqu'elle reconnut l'écriture. Ces mots de Paul qu'elle tenait à la main, comme une morsure, comme un cri.

Elle put jouer. Elle avait choisi le concerto de Rachmaninov. Les applaudissements envahirent la salle pleine d'émotion et firent la fierté de Farnese, qui ne remarqua rien.

Ce que Paul ignorait au moment où il glissait la lettre, c'était qu'Antonella se rapprocherait de la rambarde du navire. Un dernier frisson la parcourrait. Personne ne s'apercevrait de sa chute. A la poupe du Bragança, dans le vacarme des moteurs, résolue, elle prit sa valise et coula à pic.



**3.**

## **CAPE PRESTIGE HOTEL**

Il y avait longtemps que Deepan était parti. Bien longtemps, pensa Ellis.

Elle reconnut parfaitement la chambre. Le mobilier remplacé à l'identique par les propriétaires du Cape Prestige Hotel. Le papier peint beige. Le parquet, rayé par endroits. Une petite bibliothèque, éclairée par un rayon de soleil. Un bureau, comme celui où Deepan avait pris l'habitude de s'installer pour travailler, chaque fois qu'il l'attendait. Une pièce lumineuse, au 5<sup>e</sup> étage. La grande fenêtre donnait sur Devil's Peak\*. Plus loin, on devinait les grues construisant des nouveaux quartiers jusqu'à la Montagne de la Table\*. Elle s'enfonça dans le fauteuil et la seconde d'après, elle ferma les yeux et se laissa voyager dans ses souvenirs. Dehors, un vent chaud s'était levé.

A quoi ressemblait sa vie après Deepan ?

Après des tergiversations, sa famille avait approuvé une vague relation avec un jeune chercheur norvégien. Ellis s'était elle-même persuadée qu'un mariage avec Sven représentait un compromis pour tout le monde. Pour elle d'abord, pour oublier. Et pour sa famille. Elle n'avait jamais abordé son passé avec Sven. Puis les enfants étaient nés... et il valait mieux éviter que cette question épineuse ne resurgisse. La question des pourquoi et des choix. Le confort matériel avec Sven,

le prestige familial, les vacances dans le park Krueger, les barbecues du dimanche sur la pelouse avec des amis-en couple-avec bébé, la piscine, les éternelles discussions aux sujets lisses et convenus, tout cela avait-il un sens ? Tout cela pouvait-il effacer la fadeur de sa vie après Deepan ?

Ce soir, à son retour du Cape prestige Hotel, elle méditerait encore cette citation que son professeur de littérature leur avait demandé de commenter. « La nostalgie survient quand le présent n'est pas à la hauteur des promesses du passé ».

Quand elle étudiait, Ellis avait pour habitude de quitter le campus pour revenir à Sea Point\* deux fois par mois. Un soir à son retour, Ellis remarqua immédiatement le visage assombri de son père. La tension avait envahi la maison. Sa mère et son frère Matt l'attendaient à l'intérieur, en silence. Son père se montra inquisiteur et demanda sans tarder à Ellis où elle passait certaines de ses soirées. Avait-il été averti ? Prise de cours, n'ayant à aucun moment envisagé que sa famille pouvait être mise au courant de ses absences nocturnes, elle nia. Jusqu'au moment où, excédé, son père sortit de sa mallette un objet qu'il exhiba : la clé n°209, avec au dos du porte clé l'adresse du Cape Prestige Hotel, qu'elle laissait au fond de son sac de cours. Au bord du malaise, Ellis sentit monter les larmes et la peur. Démasquée, elle avoua à ses proches qu'elle fréquentait en secret un jeune étudiant indien.

Qu'avait-elle fait de sa vie depuis seize ans ?

Sans Deepan, défaite, Ellis perdit peu à peu la motivation de poursuivre ses études. Van Rutters, son professeur d'économie, avait tenté de la convaincre d'achever son cycle. La bienveillance et la sagesse de cet homme entre deux âges avait permis à Ellis de ne pas sombrer. Mais l'intérêt d'aller jusqu'aux examens et au diplôme s'étaient envolés. Elle avait quitté le campus en avril, au grand regret de Van Rutters. Ellis avait mobilisé trop de forces pour se relever de cette épreuve.

La famille de Deepan avait vécu l'humiliation de cette relation mixte dans l'isolement. Meurtri par cette séparation forcée, Deepan avait dû s'envoler vers la communauté indienne de Bristol, où il terminerait ses études de médecine. Il n'y eut plus ni lettre, ni téléphone.

Depuis le départ de Deepan, Ellis revenait parfois au Cape prestige Hotel. Dans la chambre n°209 qui avait abrité leurs trois ans d'amour. Mais là, il s'était écoulé quelques années depuis son dernier pèlerinage secret et solitaire.

C'est Matt qui avait pris l'appel cet après midi-là. Allongée à l'ombre de la villa, elle résistait à la chaleur après un repas chez ses parents. Matt profita d'un moment où Sven et la famille s'étaient éloignés pour lui glisser dans la main un morceau de papier. Surprise, Ellis déchiffra un numéro de téléphone griffonné par son frère.

- Tu te souviens de Van Rutters, ton vieux prof ?

Ellis opina.

- Il vient d'appeler. J'ai préféré être bref, parce que les parents auraient pu jouer les curieux.

- Ça fait des années qu'on n'est plus en contact, regretta Ellis. Van Rutters fait partie du passé. Je m'en veux un peu de ne pas avoir pris de ses nouvelles. Qu'est-ce qu'il voulait ?

- Te parler. Deepan est revenu. C'est Van Rutters qui appelait de sa part. Rappelle-le dès que tu pourras.

Qu'avait fait Deepan pendant toutes ces années ?

Deux jours après, de passage à Sea Point, Matt remit à sa sœur une enveloppe. Ellis y découvrit la clé de la chambre n°209. Et une photo polaroid que Deepan avait pris au Cape prestige Hotel. Ellis y apparaissait, en 1978, souriante, ses cheveux blonds défaits, sa chemise à manches courtes et son rouge à lèvres assorti, avec un

pendentif étoilé. Deepan avait conservé ce cliché pendant des années. Au dos, il avait inscrit un numéro de téléphone, et juste ces mots : « Je t'attends. Viens vite ».

- Devil's peak , La Montagne de la table et Sea point sont des quartiers de la ville du Cap.